

Illustrateurs, à table !

-une interview l'estomac creux-

Les illustrateurs mangent-ils bien?

Oui, à peu près. Je dirai que les illustrateurs mangent plutôt mieux en fin de carrière. Un illustrateur qui débute se nourrit de son ego, d'amour et d'eau fraîche, et progressivement passe à des plats plus consistants, mais si le nombre de bouches qu'il a à nourrir avec ses petits dessins augmente il doit gratter de plus en plus de petits dessins au risque de déléguer le nourrissage des bouches à son -à sa- compagne. Les illustrateurs qui ne mangent pas bien ne restent pas illustrateurs très longtemps, ils partent gagner leur croûte ailleurs, où ils retrouvent leur mode de vie frugal dans d'autres branches « créatives » (dessin animé, bande dessinée, artiste, animateur plasticien, prof intérimaire) aussi peu ragaillardissantes. Beaucoup d'illustrateurs ont besoin de manger à plusieurs rateliers pour se rassasier, et leur activité d'illustrateur devient secondaire.

Que mangent-ils donc principalement ?

Ils mangent comme tout le monde : Les illustrateurs se localisent plutôt dans les pays développés, dotés d'une industrie culturelle et médiatique qui peut les nourrir en nombre. Ils se nourrissent comme leurs congénères, ils sont sédentaires et majoritairement urbains. Toutefois ils ont faim d'une reconnaissance qui dépasserait leur champ spécifique : ni artisans ni artistes, ils aimeraient que le mot « illustrateur » soit suffisant à les définir pour ne pas à avoir à subir des comparatifs blessants.

Ils mangent quand ?

À l'heure des repas. Mais plutôt rapidement parce qu'il y a un dessin à finir pour 15h. Ou lors des périodes d'incertitudes, lors d'écritures d'histoire, lors des temps de recherche plastique. Plutôt beaucoup de longs thés qui infusent et des grignotages hors des repas. Plutôt des repas qui s'étalent sur l'après-midi lorsque deux illustrateurs dînent ensemble le midi, tant ils ont à se dire de choses essentielles sur la vacuité de leur métier, les potins de maisons d'édition ou le pompeux travail d'un confrère absent.

Vous parlez de carrière, pouvez-vous décrire par le menu les débuts d'un illustrateur que vous connaissez ?

L'illustrateur sort d'une école (Strasbourg, Lyon ou Paris) où il a été gavé de cours sur l'illustration. Du PIF (Paysage Illustratif Français, acronyme que je tiens de Guillaume Dégé) il s'est construit une image de festin à laquelle il va prendre part, mais il va encore manger des pâtes au beurre un petit moment. La qualité qu'il développera à cette période est la ténacité, avec laquelle il décrochera pas du fond de culotte des éditeurs. S'il parvient à entendre leurs remarques et critiques pour que sa production soit *PIFocompatible* alors il commencera à être récompensé et obtiendra des commandes. Son trait lissé, adouci, « plus accessible » ressemblera à la tendance graphique du moment, l'illustrateur utilise l'outil de dessin en vogue, il ne sera plus certain de se reconnaître dans son travail, mais il commencera à se nourrir grâce à ses dessins. En parallèle il développera un univers plus coloré, avec plus de mouvements, pour l'industrie de la com' et de la pub', en parallèle il cultivera son esprit satirique ou la capacité symbolique de son graphisme pour décrocher une première publication dans la presse adulte. L'ensemble des expériences parviendra progressivement à lui fournir le beurre pour sa plâtrée d'épinards, puis les plats deviendront progressivement plus recherchés et onéreux, son travail d'illustrateur-girouette commencera à être repéré, reconnu, bref, un jour il se réveillera et en sera convaincu : il sera devenu illustrateur. Ensuite une inquiétude le gagnera : maintenant qu'il se nourrit convenablement, il veut plus, il veut devenir auteur. Depuis ses études, il voulait être auteur d'album. Il voulait s'accomplir, et aspirait à développer au travers ses images un monde qui lui serait propre Mais voilà ...

C'est amusant. Là où vous m'emmenez est précisément là où je voulais en venir je crois : les illustrateurs ont comme contrainte première d'anticiper ce qu'on attend d'eux

qu'ils produisent, leur activité nourrit mais est aussi dépendante d'une industrie (édition, presse, communication). Dans ce cas, comment articulent-ils le besoin de manger comme il faut et l'envie de produire des choses satisfaisantes ? Entre une commande et un projet personnel, comment les illustrateurs font pour sentir le plat qui sera le plus raffiné ? À force d'intégration de contraintes dictées par les maisons d'éditions nourrissantes, le projet personnel n'aura-t-il pas la saveur fade d'une commande ordinaire tant les illustrateurs ne peuvent parfois plus se détacher des goûts artificiels de ces maisons ?

En effet, c'est le paradoxe : les commandes permettent de manger, d'acquérir un savoir-faire et de bien connaître la *PIF-jungle* dans laquelle ils évoluent mais pas forcément de s'accomplir professionnellement. Il est assez naturel d'avoir envie de dire, de raconter, lorsque l'on croit maîtriser un peu un mode de communication. Certains vont essayer, voire même réussir à s'épanouir en tant qu'illustrateur dans des travaux de commande, sans avoir à servir la soupe. Soient que leurs envies d'auteur se sont étiolées avec le temps (en ce cas ils produisent de l'illustration en batterie comme d'autres produisent de la volaille), soit qu'ils soient très forts et développent dans le système qui nourrit ce qu'on appellera une œuvre. Le cas peut aussi se présenter comme vous le dites d'œuvres en pilotage automatique, répondant tant aux canons en cours dans l'album, ou la bande dessinée que leur ambition est riquiqui, l'illustrateur ne sort plus des thèmes et des formes qu'il a dû développer pour plaire au PIF et manger convenablement. D'avoir eu vue sur les cuisines longtemps ne lui permet plus d'inventer des plats qu'en pensant aux possibilités supposées de ces cuisines. Reste la cuisine alternative. L'alternatif colle plus à l'humain et peut produire du local, du produit de saison, au goût, au terroir prononcé. (mais attention, parfois une maison dite alternative n'aspire secrètement qu'à produire autant que les gros restaurants de l'édition, en utilisant les mêmes recettes.) Ainsi, en marge de sa production « alimentaire » un illustrateur révélera son don d'ubiquité avec ses dessins « alternatifs », « indépendants », il pourra s'il sait regarder dans le rétro, bénéficier de son expérience acquise en commandes pour confortablement devenir auteur. Et espérer que la niche dans laquelle il évolue grandira, ou qu'il la quittera un jour, auréolé d'un statut d'auteur pour rentrer par la grande porte chez les gros du PIF. Ou il croupira en marge, faute de gnacque, ou la faute à son boulot « alimentaire » qui étouffe son temps de travail « perso ». L'auteur girouette n'aura pas à se vexer quand dans les salons du livre il devra signer les crottes qu'il fait pour manger alors qu'il vient pour autre chose. Le salon du livre : seul endroit où les deux mondes dans lesquels il évolue se font face, puisque ses deux types de production ne se croisent pas en librairies (d'un côté dans les GSS et les GSA -Grandes Surfaces Spécialisées et Grandes Surfaces Alimentaires, de l'autre les librairies indépendantes).

Avec le temps, il y a donc autant de variétés d'illustrateurs qu'il y a de sortes d'empanadas ?

C'est ça : la même pâte autour, mais à l'intérieur c'est différent. Une contrainte commune tout de même : le PIF exige des illustrateurs qu'il pondent tel des métronomes leurs petites crottes, toujours identifiables, mignonnes et comestibles par le plus grand nombre. Le PIF pousse à l'autoplagiat, une manière de « fidéliser la clientèle » sans doute.

La surpopulation d'illustrateurs qui veulent être nourris n'est elle pas un problème lorsqu'on mesure les dimensions de la tarte principale ? Pourquoi tant d'inégalités dans la distribution des parts de tarte ?

La surpopulation de bouches d'illustrateurs est un problème dans le sens où les illustrateurs qui ne mangent pas beaucoup sont prêts à accepter des tarifs assez bas, ou des délais de réalisation inacceptables, ce qui contribue à la dégradation générale du travail d'illustrateur. La norme file vers le bas. Ainsi ce constat s'explique par cette surpopulation illustrative couplée à la structure de conglomerat industriel des grosses maisons d'éditions, de ce quasi-monopole de la distribution qui fait la loi dans le milieu. La répartition inéquitable des parts de tartes est une méthode de gestion des « collaborateurs » que sont les illustrateurs. L'épaisseur de la tarte n'est qu'un faux-débat.

Très bien, regardons justement à l'autre bout de la fourchette. À quelle sauce sont-ils mangés ? Par qui ?

Oui ils se sentent bel et bien mangés par des ogres, à la sauce financière ou aigre-douce : les auteurs-illustrateurs aspirent tous à ce que leurs livres soient lus, et non accessoirement à ce

qu'ils soient achetés pour qu'ils puissent manger correctement et en faire d'autres. Mais au bout de la fourchette il y a une maison d'édition, une agence de communication, un journal, et derrière, majoritairement un grand groupe industriel dont le but n'est pas l'épanouissement des humains par l'imprimé mais le profit maximisé à présenter sur un plat doré aux actionnaires. L'ensemble des efforts est donc tourné vers cette logique, comme ailleurs. On peut donc dire que l'illustrateur est mangé autant qu'il mange, parce qu'il est dépendant de ce facteur extérieur auquel il peut difficilement se soustraire, à moins de développer son activité dans les marges. (Mais les marges nourrissent que trop rarement, mais les marges en édition jeunesse, du fait du coût de fabrication d'un album, n'existent quasi pas.) Ce qui ne veut pas dire que tout ce qui se fait dans les grosses maisons est mathématiquement mauvais, loin de là (et ce qui ne veut pas dire que logiquement ce qui se construirait en marge serait « bon »). Il faut aussi prendre en compte l'esprit de classe, la culture qui se développe chez tel ou tel éditeur indépendamment des contraintes financières pour analyser plus finement la qualité de la production. L'illustrateur a donc à avoir du pif, à comprendre le PIF, s'il veut « rentrer dans la famille » d'une maison d'édition et pouvoir être nourri par elle.

Justement, la concentration géographique exclusivement parisienne des éditeurs qui donnent à manger aux illustrateurs, et d'un bon pourcentage de ces même illustrateurs ne désavantage -t-elle pas les illustrateurs qui pataugent plutôt dans la choucroute alsacienne, le cassoulet toulousain, ou les galettes au beurre rennaises lorsqu'il s'agit pour eux de faire le déplacement jusqu'aux sandwicheries éditoriales de Paris ?

Si, on dit parfois aux illustrateurs « Eh bien devient parisien ! » lorsque celui-ci se plaint que ses trajets à la capitale ne soient plus du tout remboursés pour ces RDV avec le PIF. Ces illustrateurs provinciaux connaissent moins le gratin parisien du PIF, ont moins de rapports amicaux qui se développent avec ce gratin.

Un illustrateur hésite donc à mordre les mains qui le nourrissent ? Mordre ou caresser dans le sens du poil, c'est son dilemme, non ? Et s'il mordait, ne risquerait-t-il pas de mordre plutôt la main d'un valet nourrit par cette même main ?

C'est ça. Il peut mordre une main, mais c'est rarement La Main. Parce que la main qu'il faudrait mordre est la Main Invisible du Marché. C'est elle qui tire les ficelles, c'est elle que personne ne sait mordre pour l'instant. L'envie de mordre cette main invisible doit se retrouver probablement à l'autre bout de la chaîne du livre, chez les libraires indépendants.

Quel est le ressenti d'un illustrateur lorsqu'il fait la manche chez un éditeur pour son à-valoir ? Lorsqu'il voit le montant dérisoire de l'addition du repas qu'on lui « offre »...

La réponse est contenue dans la question. Quand ils se retrouvent entre eux, les illustrateurs ne parlent que de cela.

Vous diriez que les négociations tournent autour du diamètre de la cerise sur le gâteau et non de sa consistance nutritive, de ce qui est une basique tarte et que la Main appelle gâteau ?

Oui. Les illustrateurs travaillent plus pour gagner moins qu'avant. Le métier s'est développé en suivant l'industrialisation progressive de l'édition. Le volume des titres a enflé jusqu'à atteindre l'embonpoint délirant que nous connaissons actuellement, ce qui a entraîné une répartition des ventes sur un grand nombre de titres et conséquemment une baisse constante des revenus des illustrateurs. En exemple je citerai la période caricaturale du début des années 90 (fin des années fric, des années pube, com', des années Tapie) où les illustrateurs, pour un travail équivalent dans l'édition jeunesse, étaient payés le double ou le triple de ce qui leur serait concédé en 2009. Le travail doit donc se faire plus vite, et les « coquilles » d'illustration, de mise en page ou de fabrication foisonnent. Dans les négociations, vu les faibles tirages de l'édition jeunesse, les négociations portent d'avantage sur le pourcentage microscopique que l'auteur toucherait sur le livre plutôt que sur l'à-valoir qui correspond à de l'argent réel pour l'illustrateur. Et vu que les droits d'auteur ne dépassent que de rares fois l'à-valoir, l'illustrateur est le dindon de la farce. Il est également intéressant de remarquer que le paiement au forfait se généralise (c'est à dire que l'illustrateur n'a aucun pourcentage sur les ventes) au détriment de l'à-valoir sur droits d'auteur. L'illustrateur glisse ainsi l'air de rien de co-auteur à collaborateur du livre...

La fréquence quasi-systémique des parties de chaises musicales du PIF entre valets provoque-t-elle des remous dans les bols de soupes d'illustrateurs ?

Assurément, c'est une chance pour un auteur de travailler avec différents éditeurs, les échanges avec l'un vont enrichir le travail de l'auteur qui réinvestit tout cela ailleurs. Toutefois la précarité est bien du côté du non-salarié, et quand un interlocuteur de confiance s'en va il faut du temps pour recréer d'autres liens. Du temps où l'auteur n'avance par forcément ses projets en confiance.

Quels sont les moyens de résistance des illustrateurs ?

Les illustrateurs tentent selon leurs caractères et leur forces de négocier au « coût par coût » leur reddition -leur contrat-mais cela ne va pas très loin. Seule existe une structure collective de poids, *la Charte des auteurs-illustrateurs*, qui leur permet d'avancer groupés, mais les illustrateurs sont clairement en position d'infériorité tant ils font peu le poids face aux conglomérats géants de l'édition ou des media. Le rapport de force est à construire car pour l'instant ils sont aplatis comme des crêpes.

Comment parlent -ils de la manière dont on les nourrit ?

Ils disent soit que c'est une activité super, soit « Ne faites jamais ce métier ! », tout dépend du comment leur dernière image produite les a nourri.

Gaëtan Dorémus, en 2010.

